

La veille, Samuel et Sibylle se sont endormis avec les images des chevaux disparaissant sous les ombelles sauvages et dans les masses de fleurs d'alpage ; les parois des glaciers, des montagnes, les nuages cotonneux, la fatigue dans tout le corps et la nuit sous les étoiles, sur le sommet d'une colline formant un replat idéal pour les deux tentes.

Et puis au réveil, lorsque Sibylle sort de sa tente, une poignée d'hommes se tient debout et la regarde.

Il lui faut trois secondes pour les compter, ils sont huit, et une seconde de plus pour constater que les deux chevaux sont encore à quelques mètres, là où on les avait laissés hier soir. Samuel se lève à son tour, il ne comprend pas tout de suite. Il regarde sa mère et, à l'agressivité qu'il reconnaît dans la voix des Kirghizes quand ils se mettent à parler, à questionner en russe, et surtout parce qu'à sa façon de répondre il voit que sa mère a peur, il se dit que la journée commence mal.

Sibylle parle russe, c'est l'avantage d'avoir eu des grands-parents qui ont fui l'Union soviétique. Mais c'est comme si elle n'entendait rien de ce que lui dit l'un des types. Elle fixe un instant ses yeux bleus, son visage fermé, les autres avec leurs têtes noircies par le soleil et le travail – mais qu'est-ce que c'est leur travail ? Sibylle sait qu'au Kirghizistan, voleur de chevaux est un travail qui a une tradition et une noblesse. Alors, pour l'instant, elle ne répond pas, ou seulement en posant d'autres questions, et les autres ignorent si c'est seulement sa voix et son accent qui déforment les mots qu'elle dit, ou si c'est bien la peur, l'émotion, le danger qu'elle ressent. Pendant ce temps, Samuel s'est levé, il a empaqueté ses affaires. Il démonte sa toile de tente et lance des coups d'œil à sa mère. On regarde les chevaux qui broutent de la luzerne un peu plus loin, en se disant qu'il faudra se rapprocher. Mais pour l'instant c'est le cercle des huit hommes qui se referme, se rétrécissant, se précisant comme les questions qui fusent, d'où venez-vous comme ça ? Pourquoi vous venez dans ce pays où il n'y a rien à faire ? Pourquoi vous avez envie de marcher si haut dans les montagnes ? Qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi vous venez et pourquoi une femme se promène seule avec un garçon si jeune ? Vous n'avez pas de mari ? Il n'y a pas d'homme avec vous, non ? Et vos chevaux, ils ont l'air robuste, vous les avez achetés où ? À qui ? Loin ? Au marché à Osh ? À Bichkek ?

Sibylle et Samuel ne regardent pas le type pendant qu'il lance ses questions. Elle continue de parler en rangeant ses affaires – des gestes précis qu'elle ne pensait pas avoir déjà acquis, elle pourrait faire le paquetage les yeux fermés. Elle continue de poser des questions pour ne pas répondre à celles dont le débit se fait de plus en plus pressant. On a défait et rangé les tentes, sellé les montures, Samuel détache les chevaux, les hommes ne disent plus rien, ils ricanent, observent. On décide de descendre et de rejoindre les paysans qui travaillent plus bas, d'aller vers les fermes, on se le dit en français – un instant le français devient comme un mur épais et puissant pour se protéger des autres, ceux-là qui maintenant parlent entre eux et se mettent à rire d'un rire mauvais et rageur.

Quand Sibylle ouvre la marche, elle fend le cercle qui s'est fermé autour d'eux. Samuel la suit, le regard des hommes qui les laissent passer est une barrière plus difficile à franchir que leur corps, mais le cercle s'est ouvert et forme une ligne flottante : huit hommes qui les regardent partir et les suivent longtemps, d'abord du regard, puis en marchant derrière eux, de plus en plus près. Ils ne lâchent pas si facilement, ils insistent, toujours les questions sur les chevaux. Mais Sibylle ne répond plus. Elle murmure à Samuel qu'il faut continuer à descendre, sa voix est si basse maintenant qu'elle chuchote comme si elle craignait que l'un des hommes parle français, ce qui est absurde, bien sûr, elle le sait, peu importe, c'est plus fort qu'elle.

On lui avait bien dit que c'était une connerie de partir avec son fils comme ça à l'aventure, seulement tous les deux. Mais elle avait tenu bon, elle avait répondu, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Vous voulez que je ne fasse rien et que je laisse Samuel plonger et lâcher prise complètement ? Non, ça, c'est hors de question, je ne le laisserai pas tomber.

2

Pendant un temps qui leur paraît aussi long et pénible que sont lourds et insistants les regards des huit types, Sibylle et Samuel descendent. Ils veulent rejoindre la vallée en se disant qu'en bas ils trouveront des gens – car au-dessous on voit la route qui serpente entre les collines, et les villages, les fermes isolées, les gens qui vont travailler. Déjà la chaleur monte et dans quelques heures l'été écrasera les pentes verdoyantes sous un ciel d'un bleu limpide et implacable.

Dans leur dos, Sibylle et Samuel entendent que deux des gars ont l'air de réclamer quelque chose. Leur chef s'arrête pour les engueuler, ça discute, ça tergiverse, Sibylle et Samuel n'attendent pas d'en comprendre davantage ; ils marchent vite, silencieux, la bride à la main. Puis, soudain, les deux types se mettent à courir et passent devant eux en les frôlant et en gueulant, là, tout près, sans regarder vers eux, et dans l'air du matin

12

on a juste le temps de sentir un relent aigre de sueur et de poussière, peut-être de vodka. Les chevaux hennissent, ils n'aiment pas ce roulis de caillasses ni les voix rauques qui éruent. Les deux types descendent en cavalant et laissent les six autres derrière eux, qui semblent les insulter. On n'a pas le temps de se dire qu'on peut mourir ici, dépouillés et balancés dans un fossé, au pied d'une montagne, qu'ils peuvent nous traîner plus loin et nous abandonner agonisants parmi les pierres et les ronces. Oui, pas le temps de se dire qu'on peut se faire tuer par des sales gueules qui puent l'alcool et la crasse, on ne se dit rien, mais lorsqu'ils arrivent dans la vallée, près d'une route déserte, à flanc de colline, les hommes qui étaient derrière passent à l'attaque – c'est rapide, le chef jaillit le premier, il bondit sur Sibylle pendant que deux autres essaient de sauter sur Samuel. Sibylle s'est retournée et tient fermement sa cravache, elle cingle le visage du chef de bande ; Samuel frappe les deux types à coups de poings, les chevaux reculent, ils vont s'enfuir, les autres essaient de les saisir, mais ils se cabrent et hennissent en tambourinant sur le sol, les fers claquent sur la pierraille, la poussière monte, jaune, fine, des particules qui dansent autour des corps le temps que dure l'attaque – un temps très court, une voiture apparaît à l'autre bout de la route, Sibylle et Samuel ne la voient ni l'un ni l'autre.

Mais le chef de bande se met à gueuler pour prévenir les autres. Samuel et Sibylle transpirent et crient, quand ils voient la voiture ils ne pensent pas qu'on vient les

13

aider. C'est une pauvre vieille Traban bleue, elle soulève une masse compacte de poussière qui ne retombe pas sur son passage mais semble se figer dans l'air. L'image qui leur vient, c'est plutôt celle des deux types qui se sont enfuis. Ils se disent qu'ils reviennent – mais sans doute pas, bien sûr que non, les autres types ne seraient pas pris de panique si c'était eux. La voiture approche, un avant-bras sort de la portière passager et au bout un objet – puis un soubresaut, la main et l'avant-bras qui rebondissent sous le coup de la détonation, une deuxième détonation, dont l'écho résonne longtemps dans l'air, un son métallique qui se fracasse très loin contre les parois des montagnes et se répercute encore avant d'aller mourir très loin, en haut, contre les glaciers.

Soudain, les types disparaissent dans la montagne. Sibylle et Samuel ont à peine le temps de les voir s'évanouir dans les bosquets et derrière les arbres – des frissons dans les feuillages, des bruits comme des animaux, les hennissements des chevaux qui ont peur et la poussière qui retombe, épaisse et pourtant légère comme du pollen au printemps sur le bord des routes de campagne.

3

Djamila la première et Bektash, son mari, expliquent à Sibylle qu'il vaut mieux les laisser filer, que

14

les flics, si on les appelle, c'est toujours vous qu'ils coffreront parce que Dieu sait s'ils ne sont pas eux-mêmes des flics, vos bandits, ou s'ils ne sont pas leurs frères, leurs amis, leurs cousins ?

Samuel et Sibylle ont dû rassurer les chevaux pendant un long moment. Depuis trois semaines que le voyage a commencé, on a appris à se connaître, à savoir ce que les uns et les autres ressentent. Pour l'instant, leur nervosité est la même que celle de leurs maîtres. Yeux, oreilles, jambes, tous les corps et les sens sont en alerte. On n'a rien besoin de se dire, pas même d'échanger un coup d'œil pour se comprendre. Les souffles mettent un temps fou à retrouver leur rythme, les cœurs aussi. Sibylle et Samuel regardent le pistolet avec lequel Djamila a tiré en l'air. Celle-ci comprend de quoi Sibylle a peur – et si en perdant huit voleurs on tombait sur un couple façon *Bonnie and Clyde* à la kirghize ?

Djamila jette le pistolet sur le siège avant du conducteur. Elle ne veut pas faire peur. Elle ne tient pas souvent le pistolet dans sa main, elle n'a presque jamais tiré, en tout cas jamais autrement que pour rameuter un troupeau de chevaux ou de moutons, peut-être une fois pour faire fuir un ours qui s'approchait trop près des maisons. Elle expliquera plusieurs fois dans la journée, et ce soir encore, après le repas, qu'elle avait décidé d'avoir un pistolet le jour où son père avait été tué par un loup, juste devant la porte de leur yourte, il y a longtemps, elle était adolescente.

15

Elle raconte ça avec encore un peu de frayeur dans la voix et dans le regard, même si elle essaie de ne pas le montrer. Maintenant, ce pistolet passe sa vie dans la boîte à gants, c'est dans la voiture et sur la route qu'il a le plus de risque de servir. La preuve, dit-elle dans un large sourire.

Oui, la preuve, répond Sibylle.

Toutes les deux se mettent à rire, comme si la situation avait été drôle ou qu'on pouvait enfin commencer à en rire, comme d'une histoire sans réel danger ou qui serait arrivée à d'autres.

Samuel, lui, ne rit pas. Il regarde sa mère avec une colère froide, intransigeante. C'est à chaque fois la même chose. Il n'aime pas l'entendre parler russe, essayer de comprendre ou de partager quelques mots avec les gens qu'on rencontre, même si c'est sur le bord d'une route, le temps de dire trois mots, d'où venez-vous, où allez-vous, comme les enfants qu'on croise et qui veulent souvent les prendre en photo et qu'on prend aussi, en échange. Ça leur fait plaisir, et ça fait plaisir à Sibylle. Samuel, lui, n'aime pas voir sa mère dans le rôle de la voyageuse cool qui s'intéresse aux autochtones, il trouve ça condescendant et bien-pensant. Pour l'instant, il ne dit rien. Il ne tremble plus, la chaleur de sa peur s'éloigne, comme celle des chevaux. Le corps se calme, Samuel reprend le contrôle de son esprit et de ses sens, de ses idées, il les retrouve comme elles ne le quittent presque jamais – intactes, critiques, tranchantes.

Djamila et Bektash sont deux jeunes mariés, ils n'ont pas encore d'enfants. Ils disent avoir vingt-cinq ans, mais Sibylle n'est pas sûre d'avoir compris. Elle n'ose pas leur demander de répéter ; elle leur en donnerait volontiers quinze ou vingt de plus. Bektash a fait des études d'ingénierie, mais il a tout arrêté à la mort de ses parents. Maintenant il travaille comme saisonnier dans les fermes, la fenaison lui prend beaucoup de temps. Sibylle demandera à Djamila si elle aussi travaille à la ferme, elle n'aura pas d'autre réponse qu'un sourire complice – sauf que Sibylle ne sait pas à quelle complicité de femme ce sourire doit la renvoyer, si elle doit entendre que Djamila reste à la maison parce que c'est la place des femmes, si elle est déjà enceinte – ce qui ne se voit pas sous l'étoffe rose et jaune de sa robe –, ou si, au contraire, il devrait être évident qu'elle travaille. Djamila a l'air instruit, il y a des livres dans la maison, ceux du grand écrivain national Tchinghiz Aïtmatov, dont Sibylle a lu quelques traductions pour préparer son voyage, un atlas de la Russie et de l'Asie centrale, un Coran et des magazines.

Bektash part seul en voiture, sa femme propose d'accompagner les voyageurs jusqu'à leur maison. Elle montera sur l'un des chevaux et eux deux, mère et fils, sur l'autre. Ce soir on boira du lait de jument fermenté, le *koumis*, de la bière russe, la Baltika, on

mangera des pâtes et de la viande de mouton, on parlera de la vie et des gens d'ici et puis, bien sûr, en buvant une vodka, on écouterà ce que les étrangers ont à dire.

Car Sibylle et Samuel savent que, contrairement à ce que leur rencontre matinale pourrait laisser présager, les Kirghizes sont un peuple ouvert et généreux. Sibylle et Samuel acceptent l'invitation, on ne peut pas refuser à celui qui offre son hospitalité, surtout quand il vient de vous sauver la vie.

5

Ils arrivent dans cet étrange endroit que Djamila appelle la ville, et qui est un village. Une route poussiéreuse contre laquelle se sont agglutinées des maisons basses, de petites bâtisses maltraitées par le froid et le vent mais aussi par la rigueur économique et l'isolement, sans doute désertées pour la plupart, mais pas forcément toutes. Il y a des gens sur le bord de la route, des vieux avec leur *kalpak*, le chapeau en feutre blanc qui a la forme d'une montagne, des femmes dans des robes colorées et quelques enfants en survêtements dépareillés. Pourtant, le village semble ne pas avoir de nom, à moins que Sibylle n'ait pas compris celui qu'on lui indiquait.

En passant sur la route, des gens les saluent, certains viennent parler. Des enfants courent dans les

jambes des chevaux et Djamila parle avec eux, cette fois en kirghize. Sibylle ne comprend pas et se contente de sourire. Ils traversent le village et longent la route, Sibylle est étonnée par l'odeur d'essence et de pneu, comme s'il y avait un garage ou une station-service quelque part, mais elle ne voit rien. Une immense citerne métallique rouillée, sans doute de l'eau, impose sa présence au-dessus des toits. Des baraques en dur où des gens sont devenus sédentaires après le départ des Russes, quand leurs dernières illusions ont elles aussi dû prendre le départ. Car ceux qui avaient attendu de devenir fonctionnaires ne le deviendraient pas, ceux qui avaient fait des études pour avoir des postes ne les auraient pas, et le seul trait de nomadisme qui traîne encore chez ceux qui vivent ici, c'est celui que de lointains ancêtres mongols leur ont légué. Pour Djamila et Bektash, des pommettes saillantes – toujours ce cliché collé aux pommettes, sauf que cette fois c'est vrai, elles sont comme deux petits cônes dont le sommet est très éloigné de sa base, et les yeux, eux, fortement bridés et fins comme des amandes.

Ils dépassent le village et quittent la route, sur la droite, en descendant un chemin de terre. La caillasse ressemble à n'importe quel sentier qui mène vers le bas d'une vallée, pas très loin de là où coule la rivière. Ici, trois maisons. La journée va se passer dans ce coin où quelques arbres bruissent sous le vent doux de l'été, à l'écart de ce pseudo-village peu attirant. Dja-